

P/1935.11.20 — André Malraux : Louis Guilloux, *Le Sang noir*, préface d'André Malraux, Paris, Le Club du meilleur livre, 1955, (coll. «Le Club du meilleur livre - romans»).¹

Déjà sous le titre «Le Sens de la mort», *Marianne* [Paris], 4e année, n° 161, 20 novembre 1935, p. 4.

André Malraux

Le Sens de la mort.

Préface au Sang noir de Louis Guilloux.

Je ne crois pas à la critique des écrivains. Ils n'ont lieu de parler que de peu de livres; s'ils le font, c'est donc par amour ou par haine. Quelquefois pour défendre leurs valeurs, ou exposer dans une revue plus ou moins spécialisée quelque idée – ingénieuse née d'une lecture... Un critique professionnel s'engage parce qu'il parle de beaucoup d'ouvrages; et qu'il est contraint par-là à une hiérarchie; un romancier, non. Qu'il prenne donc sa position pour ce qu'elle est : faire aimer ce qu'il aime. Comme je l'ai fait pour Lawrence et pour Faulkner lorsqu'ils étaient encore à peu près inconnus en France, j'écris ici pour dire que j'aime un livre, et pourquoi.

Un livre qui a ses défauts. Quelques-uns de ceux de Faulkner, en particulier. Mais il suffit de lire les jugements des contemporains sur les plus grands écrivains pour comprendre le peu d'importance des objections, même fondées, lorsqu'il s'agit d'art. Le talent n'est pas le résultat d'une balance. Une œuvre ne vit pas d'autant plus (je ne dis même pas : plus longtemps) qu'elle est meilleure; elle vit ou meurt : l'art ne connaît pas de domaine négatif.

¹ La préface commence par cette phrase célèbre : «Je ne crois pas à la critique des écrivains.»

Une petite ville quelconque avec une mer blême pas très loin, et tout ce que le mot province suggère de murs qui pourrissent sourdement dans la brume. Les intellectuels locaux, professeurs ou amateurs vagues, laissent se décomposer en eux le peu de dignité humaine qu'ils sont dérisoirement chargés de maintenir. La guerre sur tout le pays ne reflue ici que par l'approbation la plus servile, par le geste du professeur qui fait aux élèves un petit discours moral en leur montrant le sabre de son fils tué – et par le maire qui, dans sa matinale tournée de laitier, annonce de porte en porte les morts, et cache la fusillade du soldat mutiné. Et dès que tombera la nuit sortiront de leurs trous les cloportes, ceux qui ont échappé même à l'idée de la patiente agonie qui, au-delà du crépuscule, se poursuit jusqu'au bout de l'Europe, la bossue au chien jaune et tout son cortège, ceux qui sont au-delà même de la conscience de la mort.

Et pourtant la mort immédiate et lente, celle des soldats tués ou celle de Merlin dit Cripure qui agonise lentement, vautré comme sur sa révolte passée, sur le coussin du fiacre poussiéreux et ensanglanté qui l'emmène à l'hôpital derrière deux agents cyclistes au ralenti, – la mort est le personnage principal du *Sang noir*. C'est d'elle qu'il tire, malgré son désordre, son étouffante unité. C'est à elle que chaque personnage, tôt ou tard, sera confronté. Elle qui permet à l'auteur d'échapper à la seule expression poétique de la décomposition qu'il a sans doute aimée dans *Les Golovieff* ou *Le Démon Mesquin*, elle qui lui permet de chuchoter tout au long du livre sa vérité tâtonnante, sa vérité à la fois indignée et désespérée d'aveugle : «Les hommes ne sont pas au niveau de leur douleur – Les hommes ne sont pas dignes de leur mort».

Car ce livre semble la photo négative d'une fresque héroïque. Il est un appel à une humanité digne de sa mort. Une certaine complaisance à l'égard de la défaite y prête à confusion : la pitié n'est pas ici sans haine, même à l'égard des moins impurs, et Guilloux se venge sur ses personnages, en les décrivant, de ce qu'ils soient tels. Mais il me semble impossible de comprendre *Le Sang noir* si l'on n'y voit pas d'abord un appel. Un poème du XV^e siècle montre la danse macabre déchaînée dans le dos de trois divinités immobiles, l'Amour, la Fortune et la Mort; après des siècles, toutes trois soudain se retournent et les décharnés découvrent avec épouvante que leurs dieux sont aveugles. *Le Sang noir* est une danse des morts qui veut contraindre ses dieux à se

retourner, et ouvrir de force leurs yeux fermés pour qu'ils montrent enfin un visage humain – le seul de leurs visages qui libère les morts.

Car il y a dans ce livre l'éternelle rancune, contre le réel, du poète que la nature de son talent contraint à s'exprimer non par le lyrisme, mais par le réel même. Flaubert (on pense parfois à son univers en disant le *Sang Noir*) la connut à un haut degré, lui qui haïssait chez tant de ses personnages l'indifférence ou le dédain de l'art, qu'il tenait pour leur condition divine. Ce n'est pas à l'art que manquent par chacun de leurs gestes les ombres de ce livre-ci, c'est à la dignité qui naît de la conscience de la douleur et c'est pourquoi tous ces hommes sont d'autant plus sociaux qu'ils sont plus bas; car le plus fort destructeur de l'homme en l'homme, c'est le rite. Dans cette inlassable lutte du conformisme et de la douleur, dans ces discours et ces préparatifs de la fête où sera dévorée la femme du député, dans toute cette atmosphère de perroquets sur un cimetière, la rencontre la plus constante est celle du grotesque et du tragique, – sauvée de ce qui toujours menace une telle rencontre par une sensibilité d'une justesse très rare. Les scènes entre Cripure et Maïs, qui sont admirables, Cripure effondré de douleur qui ne voit pas ses chiens en train de boulotter l'œuvre de sa vie, nous montrent une fois de plus combien les problèmes du réalisme sont mal posés, combien (sauf dans une civilisation qui tient la réalité pour valeur en elle-même) la volonté d'expression, en Europe occidentale, s'est substituée à toute description. C'est par des faits que les personnages sont exprimés, mais à travers une passion assez précise pour que, discuter de ce livre en fonction d'un réalisme quelconque, soit à peu près se demander si Madrid ressemble aux *Caprices* de Goya. A l'exception d'un personnage qui ne fait que traverser le livre, tous les êtres auxquels s'attache ici Guilloux, ceux à qui il est le plus hostile comme ceux qui sont le plus près de son cœur, nous sont donnés comme s'ils n'apparaissaient qu'à cause d'une phosphorescence, d'une lumière émanée d'eux. Chacun vit de sa folie, et l'unité de cette folie est l'obsession de l'auteur, l'inépuisable confrontation dont je parlais tout à l'heure de l'homme et de la souffrance. D'où une optique préméditée, volontaire, assez forte pour imposer sa réalité malgré un mouvement souvent trop lent, et qui donne sans cesse l'impression qu'un homme dit sa vérité, un homme qui n'eût pas pu ne pas écrire le livre qu'il a écrit, et qui sans doute marche à cette heure dans les rues bien nettoyées d'une petite ville pleine de

déchéances, en retrouvant en chacune la couleur qu'il a une fois donnée à toutes, et sa haine, son espoir obscur de les sauver...

De combien de livres peut-on dire qu'ils furent indispensables à celui qui les écrivit ? Le plus grand art c'est de prendre le chaos du monde et de le transformer en conscience, de permettre aux hommes de posséder leur destin : Tolstoï ou Stendhal. Mais celui qui vient après, c'est de choisir son chaos et de lui donner sa marque, de faire des hommes avec des ombres, et de sauver ce qui peut être sauvé des vies les plus dérisoires en les ensevelissant dans ce qu'elles ignoraient de grand en elles.